AccueilRevenir à l'accueilCollectionRéunion des Amours (La)ItemRéunion des Amours (La), comédie héroïque

Réunion des Amours (La), comédie héroïque

Auteur : Marivaux, Pierre de (1688-1763)

Description & Analyse

DescriptionMonographie imprimée, Chez Chaubert

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

53 Fichier(s)

Les mots clés

Comédie héroïque, Théâtre

Informations éditoriales

Localisation du documentParis, Bibliothèque nationale de France, Yf-7610 Entité dépositaireParis, Bibliothèque nationale de France Identifiant Ark sur l'auteurhttp://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb119146220

Informations sur le document

GenreThéâtre (Comédie héroïque) Eléments codicologiques52 p. ; in-12 Date1732 LangueFrançais Lieu de rédactionParis

Relations entre les documents

Collection Réunion des Amours (La)

Cet ouvrage a pour version approuvée : Réunion des Amours (La), comédie héroïque

Cet ouvrage a pour version clandestine :

Réunion des Amours (La), comédie héroïque Réunion des Amours (La), comédie héroïque

Collection Réunion des Amours (La)

Réunion des Amours (La), comédie héroïque en un acte et en prose a pour édition approuvée cet ouvrage

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Édition numérique du document

Mentions légalesFiche: Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR) Éditeur de la ficheLaurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle) Contributeur(s)Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

Marivaux, Pierre de (1688-1763), Réunion des Amours (La)comédie héroïque, 1732

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 26/11/2025 sur la plate-forme EMAN : https://eman-archives.org/Ecume/items/show/86

Notice créée le 01/04/2020 Dernière modification le 23/05/2023

RÉUNION Y 5835 DES

AMOURS

COMEDIE HEROIQUE.

\$-96-1731.

Le prix est de seize sols.

marivaux



A PARIS:

Chez Chaubert, à l'entrée du Quai des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Renominée & à la Prudence.

M. DCC. XXXII.

ACTEURS

L'AMOUR.
CUPIDON.
MERCURE.
PLUTUS.
APOLLON;
LA VERITE.
MINERVE.
LA YERTU.



LA RÉUNION DES

AMOURS.

COMEDIE HEROIQUE.

SCENE PREMIERE.

L'AMOUR, qui entre d'un côté. CUPIDON, de l'autre.

CUPIDON, à part.



UE vois-je? Qui est-ce qui a l'audace de porter comme moi un carquois, & des stéches?

L'AMOUR, à part.
N'est-ce pas là Cupidon, cet usurpateur
de mon empire ?

Aij

LA REUNION 4 CUPIDON, à part.

Ne seroit-ce pas cet Amour Gaulois, ce Dieu de la fade tendresse qui sort de la retraite obscure où ma victoire l'a condamné.

L'AMOUR, à part.

Qu'il est laid ! qu'il a l'air débauché !

CUPIDON, à part.

Vit - on jamais de figure plus fotte? fçachons un peu ce que vient faire ici cette ridicule antiquaille. Approchons.

A l'Amour.

Soyez le bien venu, mon Ancien, le Dieudes soupirs timides, & des tendres langueurs, Je vous faluë.

Saluez.

L'AMOUR. CUPIDON.

Le compliment est sec; mais je vous le pardonne. Un Proferit n'est pas de bonne bumeur.

PAMOUR.

- Un Proferit ? Vous ne devez ma retraite qu'à l'indignation qui m'a faisi, quand j'aivû que les hommes étoient capables de yous fouttrir,

DES AMOURS

CUPIDON.

Male-peste, que cela est beau! C'est-àdire, que vous n'avez sui que parce que vous étiez glorieux: & vous êtes un Héros suyard.

L'AMOUR.

Je n'ai rien à vous répondre. Allez, nous ne fommes pas faits pour discourir ensemble.

CUPIDON.

Ne vous fachez point, mon Confrere. Dans le fonds je vous plains. Vous me dites des injures : mais votre état me défarme. Tenez, je fuis le meilleur garçon du monde. Contez-moi vos chagrins. Que venezvous faire ici? Est-ce que vous vous ennuyez dans vorre folitude? Eh bien, il y a remede à tout. Voulez-vous de l'emploi ? je vous en donnerai. Je vous donnerai votre petite provision de fléches; car celles que vous avez-là dans votre carquois, ne valent plus rien..... Voyez-vous ce dard-là ? Voilà ce qu'il faut. Cela entre dans le cœur ; cela le pénétre; cela le brûle; cela l'embrase : Il crie, il s'agite, il demande du fecours, il ne fcauroit attendre.

A iii

LA REUNION L'AMOUR.

Quelle méprifable espece de seux ? -

CUPIDON.

Ils ont pourtant décrié les vôtres. Entre vous & moy, de votre tems les Amans n'étoient que des Benêts; ils ne scavoient que languir, que faire des helas! & conter leurs peines aux échos d'alentour. Oh! parbleu, ce n'est plus de même. l'ai supprime les échos, moi. Je bleffe; ahi! vîte au remede. On va droit à la cause du mal. Allons, diton, je vous aime; voyez ce que vous ponvez faire pour moi, car le tems est cher; il faut expedier les hommes. Mes fujets ne difent point je me meurs. Il n'y a rien de fi vivant qu'eux. Langueurs, timidités, doux martyre, il n'en est plus question. Fadeur, platitude du tems passé que tout cela. Vous ne failiez que des fots, que des imbeciles; moi je ne fais que des gens de courage. Je ne les endors pas, je les éveille : ils sont si vifs, qu'ils n'ont pas le loifir d'être tendres; leurs regards font des defits : au lieu de foupirer, ils arraquent : Ils ne demandent pas d'amour, ils le supposent. Ils ne disent point, faites-moi grace, ils la prennent. Ils ont du respect, mais ils le perdent. Et voilà celuiqu'il faut. En un mot, je n'ai point d'Elclaves, je n'ai que des Soldars. Allons, determinez-vous. J'ai besoin de commis; voulez-vous être le mien? sur le champ je vous donne de l'emploi.

L'AMOUR.

Ne rougissez-vous point du récit que vous venez de faire : Quel oubli de la vertu!

CUPIDON.

Eh bien? Quoi, la Vertu? que voulezvous dire? Elle a sa charge, & moi la mienme; elle est faite pour regir l'Univers, & moi pour l'entretenir; Déterminez-vous, vous dis-je: Mais je ne vous prends qu'à condition que vous quitterez je ne fçai quel air de dupe que vous avez fur la phylionomie. Je ne veux point de cela; allons, mon Lieutenant, alerte ; un peu de mutinerie dans les yeux ; les vôtres prêchent la refiftance : Est-ce là la contenance d'un vainqueur? Avec un amour aush poltron que vous, il faudroit qu'un Tendron fit tous les reais de la défaite. Eh ! éviteriez-vous-... Il tire une de ses fleches Je suis d'avis de vous égayer le cœur d'une de mes fleches pour vous ôter cet air rimide & langoureux. Garre que je vous rende ansii fol que moi.

Аші

LA REUNION

L'AMOUR, tirant aussi une de ses flechese

Et moi, si vous tirez, je vous rendrai sage.

CUPIDON.

Non pas, s'il vous plaît. J'y perdrois, & vous y gagneriez.

L'AMOUR.

Allez, petit libertin que vous êtes, votte audace ne m'offense point; & votre empire touche peut-être à sa fin. Jupiter aujour-d'hui fait assembler tous les Dienx; il veut que chacun d'eux fasse un don au Fils d'un grand Roy qu'il aime. Je suis invité à l'Affemblée. Tremblez des suites, que peut avoir cette avanture.

SCENE II.

CUPIDON, feel.

C OMMENT donc ? Il dit vrai. Tous les Dieux ont reçû ordre de se rendre ici; il n'y a que moi qu'on n'a point averti, & j'ai crû que ce n'étoit qu'un oubli de la part de Mercure. Le voici qui vient; voyons ce que cela signifie.

SCENE III.

CUPIDON, MERCURE;

MERCURE.

A H! vous voilà, Seigneur Cupidon?

Je suis votre serviteur.

PLUTUS.

Bon-jour, mon Ami.

CUPIDO N.

Bonjour, Plutus. Seigneut Mercure, il y a aujourd'hui affemblée generale; & c'est vous qui avez averti tous les Dieux de la part de Jupiter de se trouver ici.

MERCURE.

Il est vrai.

CUPIDON.

Pourquoi donc n'ai-je tien scû de cela; moi? Est-ce que je ne suis pas une Divinité assez considerable?

Αy

LA REUNION

20

MERCURE

Eh! où vouliez-vous que je vous prisse ?

Vous êtes un coureur qu'on ne seauroit at
crapet.

CUPIDON.

Vous biaifez - Mercure : Parlez - moi franchement. Etois-je fur votre lifte ?

MERCURE.

Ma foi non. J'avois ordre exprès de sous oublier tout nez.

CUPIDON.

Moi? Et de qui l'aviez-vous reçû?

MERCURE.

De Minerve, à qui Jupiter a donné la direction de l'Affemblée.

PLUTUS-

Oh? de Minerve, la Déesse de la Sagesse?

Ce n'est pas là un grand malheur. Tu scaisbien qu'elle ne nous aime pas; mais elle a
beau faire, nous avons un peu plus de credirqu'elle: Nous rendons les gens heureurs,
aons, morbleu, & elle ne las rend que rai-

fonnables; aussi n'a-t-elle pas la presse.

CUPIDON.

Apparemment que c'est elle qui vous a aussi chargé du soin d'aller chercher le Dieu de la tendresse, lui dont on ne se ressouvenoit plus.

MERCURE.

Vous l'avez dit, & ma commission portoit même de lui faire de grands complimens.

CUPIDON, rians.

La belle Ambassade!

PLUTUS.

Va, va, mon Ami, laisse-le venir, ce Dieuz de la tendresse; quand on le retabliroit, il ne feroit pas grand besogne. On n'est plus dans le goût de l'amoureux martyre; On ne l'a retenu que dans les chansons. Le métier de cruelle est tombé; ne t'embarasse pas de ton Rival; je ne veux que de l'or pour le battre, moy.

CUPIDON.

Je le ctoi. Mais je suis piqué. Il me prend envie de vuider mon Carquois su mous les cœurs de l'Olimpe.

A vi

LA REUNION-

11

MERCURE.

Point d'étourderie; Jupiter est le maître? on pourroit bien vous casser, car on n'est pas trop content de vous.

CUPIDON.

Eh! de quoi peut-on se plaindre, je vous prie?

MERCURE.

Oh! de tant de choses; par exemple, il n'y a plus de tranquillité dans le mariage; vous ne scauriez laisser la tête des maris en repos; vous mettez toujours après leurs femmes quelque Chasseur qui les attrape.

CUPIDON.

Et moi, je vous dis que mes Chasseurs ne poursuivent que ce qui se presente.

PLUTUS.

C'est-à-dire, que les semmes sont bien.

CUPIDON.

Voilà ce que c'est. La plupart sont des coquettes qui en demenrent-là, ou bien qui :

me se retirent que pour agacer, qui n'oublient rien pour exciter l'envie du Chasseur, qui lui disent, Mirez-moi. On les mire, on les blesse, & elles se rendent. Est ce ma faute? Parbleu non; la coquetterie les a deja bien étourdies, avant qu'on les tire.

MERCURE.

Vous direz ce qu'il vous plaira. Ce n'est point à moi à vous donner des leçons, mais prenez y garde : Ce font les homines , ce font les femmes qui crient, qui disent que c'est vous qui passez les contrats de la moitié des mariages. Après cela, ce sont des vieillards que vous donnez à expedier à de jeunes épouses, qui ne les prennent vivans, que pour les avoir morts, & qui au détriment des Heritiers, ont tout le profit des funerailles. Ce sont de vieilles femmes dont vous vuidez le coffre pour l'achat d'un mari faineant qu'on ne sçauroit ni troquer ni revendre. Ce sont des malices qui ne finissent point; fans compter votre libertinage: car Bacchus, dit-on, vous fait faire tout ce qu'il veut; Plutus avec son or, dispole de votre carquois; pourveu qu'il vous donne, toute votre artillerie est à son service, & cela n'est pas joli ; ainsi tenez-yous en repos, & changez de conduite.

LA REUNION

14

CUPIDON.

Puisque vous m'exhortez à changer, vous avez donc envie de vous retirer, Seigneur Mercure?

MERCURE.

Laislons-là cette mauvaise plaisanterie.

PLUTUS.

Quant à moi, je n'ai que faire d'être dans les caquets. Tout ce je prends de lui, je l'achete, je marchande, nous convenons, & je paye; voilà toute la finesse que j'y sçache.

CUPIDO N.

Celui-là est comique. Se plaindre de ce que j'aime la bonne chere & l'aisance, mor qui suis l'Amour? A quoi donc voulez-vous que je m'occupe? A des Traités de Morale? Oubliez-vous que c'est moi qui met tout en mouvement, que c'est moi qui donne la vie, qu'il faut dans ma charge un fond inepuisable de bonne humeur, & que je dois être à moi seul plus semillant, plus vivant que tous les Dieux ensemble?

MERCURE

Ce sont vos affaires; mais je pense que voici Apollon qui vient à nous.

DES ANOURS

15

PLUTUS ...

Adieu donc, je m'en vais. Le Dieu dubel-esprit & moi ne nous amusons pas extrêmement ensemble. Jusqu'au revoir. Cupidon.

CUPIDON.

Adieu, adieu, je vons réjoindrai.

SCENE IV.

CUPIDON, MERCURE,
APOLLON.

MERCURE

O'AVEZ-vous, Seigneur Apollon ?

APOLLON.

Le retout du Dieu de la tendresse me fâche. Je n'aime pas les dispositions où je vois que Minerve est pour lui. Je vous apprends qu'elle va bien-tôt l'amener ici -Cupido.

CUPIDON.

Et que veut-elle en faire?

LA REUNION

APOLLON.

Vous entendre raisonner tous les deux fur la nature de vos feux, pour juger lequel de vos Dons on doit préferer dans cette occasion ici: & c'est de quoi même je suis chargé de vous informer.

CUPIDON.

Tant mieux, morbleu, tant mieux; cela me divertira. Aliez, il n'y a rien à craindre; mon Confrere ne plaide pas mieux qu'il blesse.

MERCURE.

 Croyez-moi pourtant, allez-vous prépater pendant quelques momens.

CUPIDON.

C'est parbleu bien dit; Je vais me recuëillir chez Bacchus; il y a du vin de Champagne, qui est d'une éloquence admirable; j'y trouverai mon Plaidoyer tout faic. Adieu, mes Amis; tenez-moi des lauriers tout prêts.



SCENE V.

MERCURE, APOLLON.

APOLLON.

I La beau dire ; le vent du Bureau n'est pas pour lui, & je me desie du succés.

MERCURE.

Eh! bien que vous importe à vous ? Quand son rival reviendroit à la mode, vous n'en inspirerez pas moins ceux qui chanteront leurs maîtresses.

APOLLON.

Eh! morblen, cela est bien different; les chansons ne seront plus si jolies. On ne chantera plus que des sentimens. Cela est bien plat.

MERCURE.

Bien plar ! que voulez-vous donc qu'on chante ?

APOLLON.

. Ce que je veux ? Est-ce qu'il faut un

commentaire à Mercure? Une carelle, une vivacité, un transport, quelque petite action.

MERCURE.

Ah! vous avez raison, je n'y songeois pas; cela fait un sujet bien plus piquant, plus animé.

APOLLON.

Sans comparaison, & un sujet bien plus à la portée d'être senti. Fout le monde est au fait d'une action.

MERCURE.

Oiii, tout le monde gesticule.

APOLLON.

Et tout le monde ne sent pas. Il y a des cœurs materiels qui n'entendent un sentiment, que lorsqu'il est mis sur un canevas bien intelligible,

MERCURE

On ne leur explique l'ame qu'à la faveur du corps.

APOLLON.

Vous y êtes; & il faut avoiier que la Pocifie galante a bien plus de prife en paBES AMOURS. 19

teil cas. Aujourd'hui quand j'inspire un couplet de chanson, ou quelques autres vers, l'aimes coudées franches, je fuis à mon aile. C'est Philis qu'on attaque, qui combat, qui se désend mal; c'est un beau bras qu'on faifit; c'est une main qu'on adore, & qu'on baile; c'est Philis qui se fache; on se jette à ses genoux, elle s'attendrit, elle s'appaise; un soupir lui échape. Ah! Sylvandre; Ah! Philis, levez-vous, je le veux.Quoi!cruelle, mes transports..... finissez. Je ne puis ; laissez-moi; des regards, des ardeurs, des douceurs; cela est charmant. Sentez-vousla gayeté, la commodité de ces objets-là? J'inspire là-defins en me jouant. Aussi n'at-on jamais vû tant de Poëtes.

MERGURE.

Et dont la Poësse ne vous coûte rien. Ce sont les Philis qui en font tous les frais.

APOLLON.

Sans doute. Au lieu que si la tendresse alloit être à la mode, adieu les bras, adieu les mains; les Philis n'auroient plus de tout cela.

MERCURE.

Elles n'en feroient que plus aimables, &

fans doute plus aimées. Mais laissez-moi recevoir la Verité qui arrive.

SCENE VI.

MERCURE, APOLLON; LA VERITE'

MERCURE.

L est tems de venir, Déesse; l'Assemblée va se tenir bien-tôt.

LA VERITE

J'arrive. Je me suis seulement amusée un instant à parler à Minerve, sur le choix qu'elle a fait de certains Dieux, pour la ceremonie dont il est question.

APOLLON.

Peut - on vous demander de qui vous parliez, Déesse?

LA VERITE.

De qui ? De vous.

APOLLON,

· Cela est ner. Et qu'en dissez-vous donc?

DES AMOURS

LA VERITE.

Je disois..... Mais vous êtes bien hardi d'interreger la Verité. Vous y tenez-vous?

APOLLON.

Je ne crains rien. Pourfuivez.

MERCURE.

.Courage.

APOLLON,

Que disiez-vous de moi?

LA VERITE.

Du bien, & du mal; beaucoup plus de mal que de bien. Continuez de m'interroget. Il ne vous en coûtera pas plus de sçavoir le reste.

APGLLON.

En! quel mal y a-t-il à dire du Dieu qui peut faire le Don de l'éloquence, & de l'amour des beaux Arts?

LA VERITE.

Oh ! vos Dons font excellens ; j'en di-

22 LAREUNION Sois du bien; mais vous ne leur ressemblez pas.

APOLLON.

Pourquoi 2

LA VERITE.

C'est que vous flattez, que vous mentez, & que vous êtes un cotrupteur des ames humaines.

APOLLON.

Doucement, s'il vous plaît; comme vous 9 ailez!

LA VERITE'.

En un mot, un vray Charlatan.

APOLLON.

Arrêtez, car je me fâcherois.

MERCURE.

Laissez-la achever; ce qu'elle dit est amu-

APOLLON.

Il ne m'amuse point du tout, moi. Qu'estce que cela signise? En quoi donc meritaije tous ces noms-là?

LA VERITE.

Vous rougissez; mais ce n'est pas de vos vices; ce n'est que du reproche que je vous en fais.

MERCURE, à Apollon.

N'admirez-vous pas son discernement?

APOLLON.

Déesse, vous me poussez à bout.

LA VERITE.

Je vous définis. Vangez-vous, en vous corrigeant.

APOLLO N.

Eh! de quoi me corriger?

LA VERITE.

Du mérier vénal & mercenaire que vous faites. Tenez, de toutes les eaux de votre Hypocrene, de votre Parnasse, & de votre bel-esprit, je n'en donnerois pas un fétu; non plus que de vos neuf Muses, qu'on appelle les chastes sœurs, & qui ne sont que neuf vieilles friponnes que vous n'employez qu'à faire du mal. Si yous êtes le Dien de

LA REUNION
l'Eloquence, de la Poene, du bel-esprit, soutenez donc ces grands Attributs avec quelque dignité. Car enfin, n'est-ce pas vous qui dictez tous les éloges flatteurs qui se debitent? Vous êtes si accoutumé à mentir, que lorsque vous louez la vertu, vous n'avez plus d'esprit, vous ne sçavez plus où vous en êtes.

MERCURE.

Elle n'a pas tout le tort. J'ai remarqué que la fiction vous reiffit mieux que le tefte.

LA VERITE'.

Je vous dis qu'il n'y a rien de si plat que lui, quand il ne ment pas. On est toujours mal loiié de sui, dès qu'on merite de l'être: Mais dans le fabuleux, oh! il triomphe. Il vous fait un monceau de toutes les vertus, & puis vous les jette à la tête: Tiens, prens, enyvre-toi d'impertinences & de chimeres.

APOLLON.

Mais enfin.....

LA VERITE.

Mais enfin, tant qu'il vous plaira. Vos Epîtres Dedicatoires, par exemple? MERCURE

MERCURE.

Oh! faites-lui grace là-dessus. On ne les lit point.

LA VERITE.

Dans le grand nombre, il y en a quelques-unes que j'approuve. Quand j'ouvre un Livre, & que je vois le nom d'une vertueuse Personne à la tête, je m'en réjouis; mais j'en ouvre un autre, il s'adresse à une personne admirable; j'en ouvre cent, j'en ouvre mille; tout est dedie à des prodiges de vertu & de merite. Et où se tiennent done tous ces prodiges? Où font-ils? Comment se fait-il que les personnes vraiment louables soient si rares, & que les Epîtres Dedicatoires soient si communes? Il me les faut pourtant en nombre égal, ou bien vous n'êtes pas un Dieu d'honneur. En un mot, il y a mille Epitres où vous vous écriez, 20 que votre modeftie se rassure, Monseigneur. " Il me faut done mille Monfeigneurs modeltes. Oh! de bonne foi, me les fourpiriez-vous ? Conclucz.

APOLLON.

Mais, Mercure, approuvez-vous tout ce qu'elle me dit là.

В

LA REDNION

MERCURE.

Moi? je ne vons trouve pas si coupable qu'elle le croit. On ne sent point qu'on est menteur, quand on a l'habitude de l'être.

APOLLON.

La réponse est consciente.

26

LA VERITE.

En un mot, vous masquez tout. Et ce qu'il y a de plaisant, c'est que ceux que vous travestissez, prennent le masque que vous leur donnez pour leur visage. Je connois une très laide semme, que vous avez appeilée charmante Iris. La folle n'en veur rien tabatre. Son miroir n'y gagne rien; eile n'y voit plus qu'îtis. C'est sur ce pied-là qu'elle se montre; & la charmante Iris est une Guenon qui vous feroit peut. Je vous pardonnerois tout cela cependant, si vos statteries n'attaquoient pas jusqu'aux Princes; mais pour cet article-là, je le trouve affreux.

MERCURE.

Malepeste ! C'est l'article de tout le monde,

APOLLON. .

Quoi ? dire la verité aux Princes?

LA VERITE.

Le plus grand des Mottels, c'est le Prince qui l'aime, & qui la cherche. Je mets presque à côté de lui le sujet vertueux qui ose la lui dire. Et le plus heureux de tous les peuples, est celui chez qui ce Prince & ce sujet se rencontrent ensemble.

APOLLON.

Je l'avouë, il me semble que vous avez

LA VERITE.

Au reste, Apollon, tout ce que je vous dis-là ne signifie pas que je vous craigne. Vous sçavez aujourd'hui de quel l'rince il est question. Faites tout ce qu'il vous plaira, la sagesse & moi nous remplirons son ame d'un si grand amour pour les vertus, que vos statteurs seront reduits à patler de lui, comme j'en parlerai moi-même. Adieu.

APOLLON.

C'en est fait, je me tends, Déesse, & je me racommode avec vous. Allons, je vous consacre mes veilles. Vous fournirez les actions au Prince, & je me charge du soin de les celebrer.

Bij

SCENE VII.

MERCURE, APOLLON.

MERCURE.

SEIGNEUR Apollon, je vous félicite de vos louables dispositions. Ce que c'est que les gens d'esprit! Tôt ou tard ils deviennent honnêtes gens.

APOLLON.

Voilà ce qui fait qu'on ne doit pas desesperer de vous, Seigneur Mercute.



SCENE VIII.

CUPIDON, MERCURE! APOLLON.

CUPIDON.

An z, gare, Messieurs; voici Minervo qui se rend ici avec mon Rival.

MERCURE.

Eh bien? nous ne serons pas de trop; je serai bien aise d'être present.

APOLLON.

Vous n'auriez pas mal fait de me communiquer ce que vous avez à dire. J'aurois pû vous fournir quelque chose de bon; mais vous ne consultez personne.;

CUPIDON.

Mons de la Poësse, vous me manquez de respect.

APOLLON.

Pourquoi donc?

B H

\$6 EAREDNICH

CUPIDO N.

Vous croyez avoir autant d'esprir que moi, je pense?

MERCURE, rit;

Hé, hé, hé, hé.

APOLLON.

Je sçai pourtant persuader la raison même.

CUPIDON.

Er moi!, je la fais taire. Taisez-vous



SCENE IX.

MINERVE, L'AMOUR; CUPIDON, MERCURE, APOLLON.

MINERVE.

Ous sçavez, Cupidon, de quel emploi Jupiter m'a chargée. Peut-être
vous plaindrez-vous du secret que je vous
at fait de notre assemblée: mais je croyois
vos seux trop viss. Quoiqu'il en soit, nous
ne voulons point que le Prince ait une ame
insensible. L'un de vous deux doit avoir
quelque droit sur son cœur, mais sa raison
doit primer sur tout; & vous êtes accuse de
ne la ménager guere.

CUPIDON.

Oiii-dà, je l'étourdis quelquefois. Il y a des momens difficiles à passer avec moi, mais cela ne dure pas.

APOLLON.

Quand on aime, il faut bien qu'il y paroisse.

B iiij

LA REUNION

MERCURE.

Tenez, dans la theorie, le Dieu de la tendresse l'emporte; mais j'aime mieux sa pratique, à lui.

MINERVE.

Messieurs, ne soyez que spectateurs.

MERCURE.

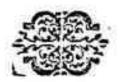
Je ne dis plus mor.

APOLLO N.

Pour moi, serviteur au silence. Je sors

MINERVE.

Vous me faites plaisir.



SCENE X.

MINERVE, L'AMOUR; CUPIDON, MERCURE.

MINERVE.

A LLONS, Cupidon, je vous écouterai, malgré les défauts qu'on vous reproche.

CUPIDON.

Mais qu'est-ce que c'est que mes défauts?

Où cela va-t-il? On dit que je suis un peu libertin; mais on n'a jamais dit que j'étos un benêt.

L'AMOUR.

Eh! de qui l'a-t-on dit?

CUPIDON.

A votre place, je ne ferois point cette question-là.

MINERVE.

Il ne s'agit point de cela. Terminons. Je ne suis venue ici que pour vous éconter. Voyons.

By

34

LA REUNTON

A l'Amour.

Vous êtes l'ancien, vous ; parlez le premier.

L'AMOUR, couffe & crache.

Sage Minerve, vous, devant qui je m'estime heureux de reclamer mes droits.....

CUPIDON.

Je défends les coups d'encensoir.

MINERVE

Retranchez l'encens.

L'AMOUR.

Je croirois manquer de respect, & faire buttage à vos lumieres, si je vous soupçonnois capable d'hesiter entre lui & moi.

CUPIDON.

La Cour remarquera qu'il la flatte;

MINERVE.

A Cupidon.

Laissez-le donc dire.

CUPIDON.

Je ne parle pas. Je ne fais qu'apostiller son exorde.

ŧ

L'AMOUR.

Ah! c'en est trop. Votre audace m'irrite, & me fait fortir de la modération que je voulois garder. Qui êtes-vous pour ofer me disputer quelque chose ? Vous, qui n'avez pour attribut que le vice, digne heritage d'une origine aussi impure que la votre ? Divinité feandaleuse, dont le culte est un crime, à qui la seule corruption des hommes a dreflé des Antels? Vous, à qui les devoirs les plus facrés servent de victimes? Vous, qu'on ne peut honorer, qu'en immolant la vertu? Funcîte autheur des plus hontentes flétriffures des hommes, qui, pour recompense à ceux qui vous suivent, ne leur laissez que le deshonneur, le repentir, & la milere en partage : Ofez - vous vous comparer à moi, au Dieu de la plus noble, de la plus estimable, de la plus tendre des passions, & j'ose dire de la plus séconde en Heros?

CUPIDON.

Bon, des Heros! Nous voilà bien riches! Est-ce que vous croyez que la terre ne se passera pas bien de ces Messieurs-ià? Allez, ils sont plus curieux à voir que necessaires : leur gloire a trop d'attirail. Si l'on rabatoit tous les stals qu'il en coûte pour les avoir;

)

on verroit qu'on les achete plus qu'ils ne valent. On est bien dupe de les admirer, puisqu'on en paye la façon. Il faut que les hommes vivent un peu plus bourgeoisement les uns avec les autres, pour être en repos. Vos Heros sortent du niveau, & ne sont que du tintamarre. Poursuivez.

MINERVE

Laissons-là les Heros. Il est beau de l'être 5 mais la raison n'admire que les sages.

CUPIDON.

Oh! de ceux-là, il n'en a jamais fait, ni moi non plus.

L'AMOUR.

De grace, écoutez-moi, Déesse. Qu'estce que c'étoit autresois que l'envie de plaire? je vous en atteste vous-même. Qu'est-ce que c'étoit que l'amour? Je l'appellois toutà-l'heure une passion. C'étoit une vertu , Déesse : c'étoit du moins l'origine de toutes les vertus ensemble. La nature me presentoit des hommes grossiers, je les polissois; des féroces, je les humanisois; des faineans, dont je ressusciteis les talens ensouis dans l'oisveté & dans la paresse. Avec moi, le méchant rougissoit de l'être. L'espoit de plaire, l'impossibilité d'y arriver autrement que par la vertu, forçoient son ame à devenir estimable. De mon temps, la pudeur étoit sa plus estimable des graces.

CUPIDON.

Eh bien! il ne faut pas faire tant de bruit; c'est encore de même. Je n'en connois point de si piquante, moi, que la pudeur. Je l'adore, & mes fujets auffi. Ils la trouvent fi charmante, qu'ils la poursuivent par tout où ils la trouvent. Mais je m'appelle l'Amour; mon metier n'est pas d'avoir soin d'elle. Il y a le respect, la sagesse, l'honneur, qui font commis à la garde. Voilà les Officiers; c'est à eux à la défendre du danger qu'elle court; & ce danger c'est moi. Je suis fait pour être, ou fon vainqueur, ou fon vaincu. Nous ne scaurions vivre autrement entemble; & lauve qui peut. Quand je la bats, elle me le pardonne : quand elle me bat, je ne l'en estime pas moins, & elle ne m'en hait pas davantage. Chaque chose a son contraire; je suis le sien. C'est sur la bataille des contraires que tout roule dans la nature. Vous ne scavez pas cela, vous; vous n'etes point Philosophe.

L'AMOUR.

Jugez-nous, Déesse, sur ce qu'il vient

d'avouer lui-même. N'est-il pas condamenable? Quelle difference des Amans de montems aux siens? Que de décence dans les fentimens des miens! Que de dignité dans les transports même!

CUPIDON.

De la dignité dans l'amour! De la décence pour la durée du monde! Voilà des agrémens d'une grande ressource! Il ne sçait plus ce qu'il dit. Minerve, toute la nature est interessée à ce que vous renvoyiez ce vieux Garçon-là. Il va l'appauvrir à un point, qu'il n'y aura plus que des deserts. Vivrat-elle de soupirs? Il-n'a que cela vaillant. Autant en emporte le vent: & rien ne reste que des Romans de douze Tomes. Encore à la fin, n'y aura-t-il personne pour les lire. Prenez garde à ce que vous allez faire.

L'AMOUR.

Juste Ciel! faut-il?....

CUPIDON.

Bon, des apostrophes au Ciel! Voilà encore de son jargon. Eh! morbleu, qu'ils'en aille. Tenez, mon ami, je veux bien encore vous parler raison. Vous me reprochez ma naissance, parce qu'elle n'est pas méthodique, & qu'il y manque une petite formalité, n'est-ce pas? Eh bien, mon enfant, c'est en quoi elle est excellente, admisable; & vous n'y entendez rien.

MERCURE.

Ceci est nouveau.

CUPIDON.

Doucement. La nature avoit besoin d'un Amour, n'est-il pas vrai : Comment falloitil qu'il fût, à votre avis? Un conteur de fades fornettes? Un trembleur qui a toujouts peur d'offenfer, qui n'eut fait dire aux femmes, que, ma gloire! & aux hommes, que, vos divins appas! Non , cela ne valoit rien. C'étoit un espiégle tel que moi qu'il falloit à la nature ; un etourdi , fans fouci , plus vif que delicat; qui mit toute sa noblesse à tout prendre, & à ne rien laisser. Et cet enfantlà, je vous prie, y avoit-il rien de plus sage que de lui donner pour pere & pour mere des parens joyeux, qui le fissent naître sans ecremonie dans le sein de la joye. Il ne falloit que le sens commun pour sentir cela. Mais, dites-vous, vous êtes le Dieu du visc? Cela n'est pas vrai ; Je donne de l'amour , voilà rout : le reste vient du cœur des hommes. Les uns y perdent, les autres y gagnent; je ne m'en embarasse pas. J'allume le seu; c'est à la raison à le conduire: & je m'en tiens à mon métier de Distributeur de flâmes au profit de l'Univers. En voilà assez: croyez-moi; retirez-vous. C'est l'avis de Minerve.

MINERVE.

Je suspens encore mon jugement entre vous deux. Voici la Vertu qui entre ; Je ne prononcerai que lorsqu'elle m'aura donné son avis.

SCENE XI.

LA VERTU.

Les Acteurs précedents:

MINERVE.

VENEZ, Déelle; nous avons besoin de vous ici. Vous sçavez les monss de notre assemblée. Il s'agit à present de sçavoir lequel de ces deux amours nous devons retenir pour nos desseins. Je viens d'entendre leurs raisons; mais je ne deciderai la chose, qu'après que vous l'aurez examinée yous-même. Que chacun d'eux vous fasse

fa déclaration. Vous me direz après, laquelle vous aura paru du caractere le plus estimable; & je jugerai par là lequel de leurs Dons peut entraîner le moins d'inconveniens dans l'ame du Prince. Adieu, je vous laisse; & vous me ferez votre rapport.

SCENE XII.

L'AMOUR, CUPIDON; MERCURE, LA VERTU.

MERCURE.

L'Expedient est mès-bon.

CUPIDON.

Dites - moi , Déesse , ne vaudroit - il pas mieux que nous vous tirassions chacun un petit coup de dard? Vous jugeriez mieux de ce que nous valons par nos coups.

LA VERTU.

Cela feroit inutile. Je suis invulnerable. Et d'ailleurs, je veux vous écouter de sens froid, sans le secours d'aucune impressions étrangere.

42 LA REUNION

MERCURE.

C'est bien dit, point de prévention.

L'AMOUR.

Il est bien humiliant pour moi de me voir tant de fois reduit à lutter contre lui.

CUPIDON.

Mon ancien recule ici ? Ses flâmes heroïques ont peur de mon feu bourgeois. Cest le brodequin qui épouvante le cothurne.

L'AMOUR.

Je pourrois avoir peur, si nous avions pour juge une ame commune, mais avec la Vertu je n'ai rien à craindre.

CUPIDON.

Il fait toujours des exordes. Il 2 pillé celuici dans Cleopatre.

LA VERTU.

Qu'importe? Allons, je vous entends.

MERCURE.

Le pas est reglé entre yous. C'est à l'Amour à commencer.

CUPIDON.

45

Sans doute. Il est la Tragedie, lui. Moi, je ne suis que la petite Piece. Qu'il vous glace d'abord, je vous rechausserai après.

Mercure & la Verité sourient.

L'AMOUR.

Quoi ? met-il deja les rieurs de son côté?

LA VERTU,

Laissez-le dire. Commencez, je vous écoute.

MERCURE.

Morus.

L'AMOUR, s'écarte, & fait la révérence en abordant la Vertu.

Pemettez-moi, Madame, de vons demander un moment d'entretien. Jusques ici mon respect a reduit mes sentimens à se taire.

CUPIDON, baaille.

Ha, ha, ha.

L'AMOUR.

Ne m'intertompez donc pas.

LA REUNION

CUPIDON.

Je vous demande pardon; mais je suis l'Amour : & le respect m'a toujours fait baailler. N'y prenez pas garde.

MERCURE.

Ce début me paroît froid.

LA VERTU

Recommencez.

L'AMOUR.

Je vous disois, Madame, que mon respect a reduit mes sentimens à se taire. Ils n'ont osé se produite que dans mes timides regards; mais il n'est plus tems de seindre, ni de vous detober votre victime. Je sçais tout ce que je risque à vous déclarer ma slâme. Vos rigueurs vont punir mon audace. Vous allez accabler un temeraire; Mais, Madame, au milieu du courroux qui va vous saisir, souvenez-vous du moins que ma témérité n'a jamais passe jusqu'à l'esperance; & que ma respectueuse ardeur.....

CUPIDON.

Encore du respect ! Voilà mes vapeurs qui me reprennent.

MERCURE.

Et les voilà qui me gagnent aussi, moi,

L'AMOUR.

Déesse, rendez-moi justice. Vous sentez bien qu'on m'arrête au milieu d'une période assez touchante, & qui avoit quelque dignité.

LA VERTU.

Voilà qui est bien; votre langage est décent. Il n'étourdit point la raison. On a le tems de se reconnoître; & j'en rendrai bon compte.

MERCURE

Cela fait une belle Piece d'éloquence. On diroit d'une harangue.

CUPIDON.

Oui-dà; cette slâme, avec les rigueurs de Madame, la témérité qu'on accable à cause de cette audace qui met en courroux, en depit de l'esperance qu'on n'a point, avec cette victime qui vient brocher sur le tout. Cela est très-beau, très touchant assurément.

L'AMOUR, à cupidon.

Ce n'est pas votre sentiment qu'on de-

mande. Voulez-vous que je continue;
Déesse?

LA VERTU.

Ce n'est pas la peine. En voilà assez Je vois bien ce que vous sçavez faire. A vous, Cupidon.

MERCURE.

Voyons.

CUPIDON.

Non, Déesse adorable, ne m'exposez point à vous dire que je vous aime. Vous regardez ceci comme une feinte; mais vous êtes trop aimable, & mon cour pourroit s'y méprendre. Je vous dis la verité; ce n'est pas d'aujourd'hui que vous me touchez. Je me connois en charmes. Ni fur la terre, ni dans les cieux, je ne vois rien qui ne le cede aux vôtres. Combien de fois n'ai-je pas été tenté de me jettet à vos genoux? Quelles délices pour moi d'aimer la Vertu, si je pouvois être aimé d'elle? Eh! pourquoi ne m'aimeriez-vous pas ? Que veut dire ce penchant qui me porte à vous, s'il n'annonce pas que vous y serez sensible? Je sens que tout mon cœut vous est deu. N'avez-vous pas quelque repugnance à me refuser le vôtre ? Aimable Vertu, me fuiez-vous toujours? regardez-moi. Vous ne me connoissez pas. C'est l'Amour à vos genoux qui vous parle. Essayez de le voir. Il est soumis: Il ne veur que vous siechir. Je vous aime, je vous le dis; vous m'entendez; mais vos yeux ne me rassurent pas. Un regard acheveroit mon bonheur. Un regard : Ah! quel plaisir, vous me l'accordez. Chere main que s'idolatre, recevez mes transports. Voici le plus heureux instant qui me soit échu en partage.

LA VERTU, foupirant.

An ! finissez, Cupidon; je vous défends de parler davantage.

L'AMOUR.

Quoi ? la Vertu se laisse baiser la main?

LA VERTU.

Il va si vîte, que je ne la lui ai pas vû prendre.

MERCURE.

Ce fripon-là m'a attendri aussi.

CUPIDON.

Déesse, pour m'expliquer comme lui;

48 LA REUNION
vous plait-il d'écouter encore deux ou trois
petites Périodes de consequence?

LA VERTU.

Quoy, voulez-vous continuer ? Adieu.

CUPIDON.

Mais vous vous en allez, & ne décidez rien.

LA VERTU.

Je me sauve, & vais faire mon rapport à Minerve.

L'AMOUR.

Adieu, Mercure, je vous quitte, & je vais la suivre.

CUPIDON, riant.

Allez, allez lui fervir d'antidote.



.....

SCENE

SCENE XIII.

MERCURE, CUPIDON.

CUPIDON, riant.

A, ha, ha, ha. La Vertu se laissoit apprivoiser. Je la tenois deja par la main, toute Vertu qu'elle est: & si elle me donnoit encore un quatt d'heure d'audience, je vous la garantirois mal nommée.

MERCURE.

Oui; mais la Vertu est sage, & vous

CUPIDON.

La belle reffource! ...

MERCURE.

Il n'y en a point d'autre avec un fripou comme vous.

CUPIDON.

Qu'est-ce donc, Seigneur Mercure? Vous me donnez des épithetes! yous yous familiarisez, petit Commensal?

LA REUNION

MERCURE.

Quoi vous vous fichez?

COC-CUPIDON.

Oh! que non. Nous ne pouvons nous passer l'un de l'autre. Mais qu'en ditesvous? Le Dieu de la Tendresse n'a pas beaucoup brillé, ce me semble?

MERCURE.

Vous êtes un étourdi. Vous ne l'avez que trop battu; & je crains que vous n'ayiez paru trop fort. Comment donc è vous égratignez en jouant jusqu'à la Vertu même ? Oh! on ne vous choisira pas pour la cérémonie presente. Vous êtes trop remuant. Vous mettriez la Ville & la Cour sur un joli ton. J'entends quelqu'un. Je suis sûr que c'est Minerye qui va venir vous donner votte congé. C'est clie-même.



SCENE XIV.

ET DERNIERE.

Tous les Acteurs de la Piece.

MINERVE.

UPIDON, la Vertu décidoit contre → vous ; & moi-même j'allois être de fon fentiment, si Jupiter n'avoit pas jugé à propos de vous réunir, en vous corrigeant, pour former le cœur du Prince. Avec votre Confrere, l'ame est trop tendre, il est vrai; mais avec vous, elle est trop libertine. Il fait fouvent des cœuts tidicules; vous n'en faites que de méprifables. Il égare l'esprit; mais vous ruinez les mœurs. Il n'a que des défauts, vous n'avez que des vices. Unissezvous tous deux. Rendez-le plus vif, & plus passionné; & qu'il vous rende plus tendre & plus raifonnable: & vous ferez fans reproche. Au reste, ce n'est pas un conseil que je vous donne; c'est un ordre de Jupiter que je vous annonce.

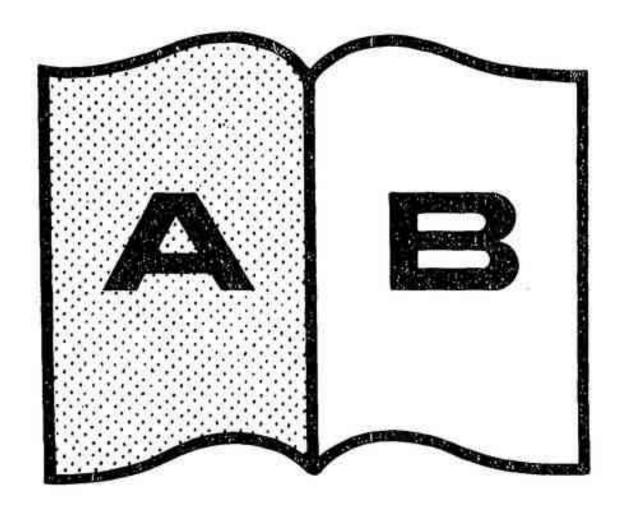
Cij

52 LA REUNION DES AMOURS

CUPIDON, embrassant l'Amour.

Allons, mon Camarade, je le veux bien Embrassons nous. Je vous apprendrai à n'être plus si sot; & vous m'apprendrez à être plus sage.

FIN.



Contraste insuffisant NF Z 43-120-14